

L'AVENTURE DES CURÉS FORTUNÉS

Comment Sherlock Holmes
résolut l'énigme du meurtre
du curé de Coustaussa

Une lettre du Vatican

Lisez-vous le français, Watson ?

C'est sur ces mots d'apparence grotesques que mon colocataire de Baker Street m'entreprit une après-midi de fin novembre de 1897, alors que je rentrais d'une très longue journée de visites aux malades. Je l'observai furtivement en me débarrassant de ma pelisse et retrouvai dans ses traits tendus et la fulgurance de son regard les indices fiévreux accompagnant l'arrivée d'un de ces cas qu'il affectionnait particulièrement.

Je haussai les épaules - pour lui signifier que si je savais qu'il prendrait un plaisir de connaisseur en assistant à une représentation de la Comédie Française je serai tout juste capable de demander mon chemin après avoir traversé le Channel - et, n'insistant pas, il m'invita à prendre place dans le fauteuil crapaud d'un geste cordial de la main. Je lui tendis mon étui à cigarettes, qu'il refusa, avant de brandir une lettre au bas de laquelle s'élargissait un macaron de cire peu ordinaire.

- Merci de votre attention, mon ami. Vous vous souvenez de l'affaire du Cardinal Tosca et des fameux Camées du Vatican.

**Scénario collectif de
Patricia Jargeat, André Llinarès, Ralph Claudel,
Marie –Christine et Yves Lignon, Jean-Paul Cabot**

Sous la plume de Jean-Paul Cabot

L'image du pontife romain eut été gravement affectée si je n'avais pas mis un terme à cette sinistre histoire... et on ne m'a pas oublié, poursuivit-il avec sa modestie habituelle.

- Cette lettre vous annonce que vous allez être fait chanoine honoraire et que le Pape vous recevra en audience privée ? hasardai-je, en m'efforçant de laisser percer une certaine ironie.

- Mieux que cela ! Je vous fais grâce de la traduction intégrale mais sachez qu'une éminente personnalité catholique insiste pour que je donne suite à la requête de Monseigneur Arsène Billard, l'évêque de Carcassonne, dans le sud-ouest de la vieille France rurale. Celui-ci m'expose pour sa part les grandes lignes d'une affaire qui est, effectivement, des plus intéressantes :

- On a arrêté près de cette ville un vagabond en possession de deux chandeliers en argent et il faut démasquer une bande pillant les trésors secrets du clergé français ? m'inquiétai-je, mi-sérieux, mi-goguenard.

- Je connais mes classiques, Watson. Ne nous re-jouez pas *Les Misérables*¹. Je peux poursuivre ? Il s'agit d'un meurtre dont la victime est un prêtre. Pas moins

- Excusez-moi, mon cher Holmes. J'ai besoin de retrouver mon calme après une journée certes, éprouvante.

- Plusieurs documents, tous en français, accompagnent les plis qui m'ont été remis tout à l'heure par un envoyé spécial. La lettre du Prélat n'est qu'un fatras de politesses et d'indications pour le voyage. Celle de Monseigneur Billard ne donne que peu de détails sur l'affaire en question. C'est sans importance puisque ces messieurs du clergé semblent avoir le bras long. Ils me communiquent non seulement un exemplaire d'un article d'investigation publié par le journal local mais surtout les copies de tous les procès-verbaux de police concernant le crime.

¹ En français dans le texte.

- Vous êtes plus direct et abordez l'essentiel de prime abord, d'ordinaire lorsqu'il s'agit d'un meurtre.

- Vous avez raison, Watson, mais je vous devais ces détails introductifs pour attirer votre attention sur la qualité de gens qui n'hésitent pas à faire franchir la Manche à un coursier pour me demander de rechercher l'auteur de l'assassinat d'un petit curé de campagne. Sur votre insistance, donc, voici comment *Le Courrier de l'Aude* relata les faits.

Holmes se tourna vers le guéridon placé à sa gauche et s'empara d'une page de journal fraîchement dépliée.

- Apprenez, en préambule que le matin du 1^{er} novembre dernier, il y a donc presque un mois, Antoine Gélis, soixante-dix ans, curé de Coustaussa, un village du diocèse que dirige Billard, fut trouvé occis dans la cuisine de son presbytère. Je vous traduis donc cet article :

"Couchée dans une mare de sang dont sa soutane est largement souillée, la victime a les mains ramenées sur sa poitrine et l'une de ses jambes repliée est ramenée au-dedans. L'abbé Gélis, frappé par son meurtrier avec une violence et un acharnement inouïs, ne porte pas moins de quatorze blessures horribles à la tête, un peu au-dessus de la nuque. En plusieurs endroits, le crâne est fracturé et le cerveau mis à nu. Trois blessures de moindre importance s'étalent sur la face même du cadavre. Les cloisons et le plafond de la cuisine sont souillés de larges taches de sang. Tandis que quelques blessures paraissent avoir été faites à l'aide d'un instrument contondant, certaines autres paraissent l'avoir été avec un instrument tranchant. La victime, tout le laisse supposer, n'a pas succombé sans opposer une résistance désespérée.

Une somme de 500 F a été trouvée intacte ; cependant les tiroirs étaient ouverts et on avait fouillé tous les meubles. Pourquoi ? Si ce n'est pas pour voler de l'argent, des actions ou des valeurs quelconques, l'assassin, qui a si minutieusement fureté partout, n'avait-il pas, par hasard, à faire disparaître un papier ? C'est une simple supposition. Il y a quelques années, des hommes masqués avaient pénétré dans le presbytère. On n'a jamais connu les auteurs de cette effraction. Le plus grand mystère continue à régner sur cet horrible drame. Aucun témoin, aucun soupçon, aucune piste à suivre. Dieu seul connaît le coupable."

Ah ! Voilà un journaliste qui ne manque pas d'humour ! acheva mon ami en faisant tourner la feuille à bout de bras avant de la replacer sur la tablette.

- Ces précisions vont dans le sens de vos méthodes, avançai-je.

- Tout à fait. Ce journaliste a appliqué mes préceptes. Mais je devine que dans ces communes reculées, les notes du constable local doivent être accessibles au premier arrivant de marque, fut-il journaliste. Et si vous aimez une certaine forme de littérature française voici de quoi parfaire votre connaissance du vocabulaire de cette langue.

Il tendit le bras en me désignant une liasse de feuillets sur la table voisine.

- Ce sont les fameux procès-verbaux.

- Ne comptant pas un peintre français parmi mes parents je préfère ne pas m'y plonger pour le moment, Holmes. Qu'avez-vous décidé dans l'immédiat ?

- Vous commencez à bien me connaître, mon cher. La saison n'est pas des meilleures pour voyager, mais mon commanditaire est riche et ses fonds n'ont pas de limite. De plus Londres n'offre rien de très significatif, à quelques bassesses près. Que diriez-vous d'un séjour dans le Sud de la France, car j'aurai besoin de

vous, évidemment ? Les couleurs de l'automne sont, dit-on, remarquables là-bas.

- Je croyais que vous alliez vous pencher sur la reprise de ces agressions dont sont victimes des prostituées dans l'East End.

- Non. Rien de comparable avec ce qui s'est passé il y a presque dix ans quand le tueur a disparu après que j'ai suggéré qu'il se déguisait en femme. Des violences physiques et non des meurtres sadiques cette fois. Bref des futilités pour faire frémir le petit peuple. Rien là qui puisse me passionner... Alors êtes-vous libre, pour 1 ou 2 semaines, tous frais à la charge du Souverain Pontife ou du moins de sa trésorerie locale ?

- Le dépaysement m'a toujours fasciné. J'incline à vous suivre. Je ne doute pas que vous puissiez m'étonner une fois de plus avec vos petites facultés.

-Le terrain n'est plus de première fraîcheur mais les procès-verbaux nous permettront de préparer nos plans de campagne avant d'arriver sur le lieu du crime. Un train part pour Douvres dans un peu moins de deux heures et là un vapeur brûle chaudière en nous attendant. Une fois sur le continent nous savons où aller et nous devrions arriver dans le Razès d'ici trois jours au plus tard.

- Le Razès ? interrogeai-je.

- Précisément ! En quelque sorte le comté où se trouve Coustaussa. Une sorte de Cornouailles dans le Midi, c'est ainsi que les Français nomment la région. Pas de mer, sinon celle des nuages. Mais arrêtons-là tout lyrisme et préparons nos bagages.»

L'Evêque de Carcassonne

Le voyage ne souffrit pas du moindre désagrément. A Calais et Paris comme à Toulouse nous trouvâmes tables plantureuses, chambres confortables et un représentant de l'Église Catholique bien décidé à nous distraire avec des récits anecdotiques auxquels Holmes prêtait une attention parfois sérieuse, parfois amusée. Peu familiarisé, comme on l'a compris avec les subtilités particulières de la langue française, je me rabattais sur la variété des mets ou m'endormais mollement dans mon fauteuil.

A notre arrivée en gare de Carcassonne, une voiture à armoiries nous conduisit directement chez l'évêque. Le prélat était un homme de petite taille. Bien qu'âgé et ne paraissant pas en très bonne santé, il avait l'esprit vif avec un air bienveillant mais matois, qui me fit penser à celui d'un notaire ayant détourné un héritage. Il nous proposa de nous retirer un moment, pour nous reposer du voyage, mais déjà Holmes donnait des signes d'impatience et dédaignant nos besoins les plus élémentaires exigeait des réponses à diverses questions qui le préoccupaient depuis sa première lecture des rapports que nous ramenions de Londres. Je commençais à penser intérieurement que j'allais me trouver bien inutile vu ma difficulté à suivre, par moments, les

conversations essentielles à l'enquête. Mon ami comme pour raviver mon attention, m'indiqua qu'il avait eu l'assurance que la scène du crime était restée sous scellés, ce qui lui laissait quelque chance de faire preuve de ses talents.

L'analyse des petits détails, des traces de pas, des fibres abandonnées ou de tout autre indice pouvant rester inaperçu de l'observateur ordinaire, sur les lieux des forfaits, donne l'occasion à Holmes de se conduire d'une manière totalement grotesque. On le voit accroupi, à quatre pattes, à plat ventre, debout sur une chaise, recroquevillé sous une table, pendant des minutes entières. Il ne quitte pas une pièce sans avoir noté, prélevé, mesuré, tout ce qui d'après lui, pouvait avoir un rapport avec l'évènement tragique qui venait de se dérouler là. Cela donnait parfois lieu à des regards amusés ou des remarques ironiques des autres enquêteurs, représentants de la police locale. Je pressentais que je bénéficierai une nouvelle fois de ce spectacle dès le lendemain.

La table d'Arsène Billard surpassa toutes celles qui l'avaient précédée. Je découvris les délices du foie gras et finis par comprendre que de malheureux volatiles avaient été engraisés jusqu'à la cirrhose pour obtenir une si succulente dégradation de leur organe. Les sorbets finirent par avoir raison de ma capacité à décoder le français. Je saisis, cependant que l'évêque parlait passionnément de la vie des prêtres de campagne, de leur célibat, de leur souci des pauvres, mais corollairement de leur capacité à s'enrichir par diverses transactions plus douteuses qu'honnêtes. Mentionna-t-il des trafics de denrées ou bien des profits financiers découlant indirectement de leurs activités religieuses ? J'avoue n'avoir pas tout compris.

Holmes, pour sa part, continuait de s'exprimer clairement dans la langue de notre hôte. Il demanda pourquoi le haut clergé s'intéressait avec autant de persévérance à un fait divers local comme le meurtre du curé de Coustaussa, obscur officiant dans un coin reculé. Le prélat évoqua, alors la proximité de Rennes-le-Château. Le curé de cet autre village, un certain Saunière, semblait disposer d'importantes ressources financières d'origine inconnue. Il venait de restaurer son église qui tombait en ruines et la rumeur, tout en lui attribuant la découverte d'un trésor, lui prêtait de grands projets. Il envisageait, du moins le racontait-on, d'acquérir les terrains vagues proches de son presbytère pour y aménager, à son compte, des jardins, une villa, une bibliothèque puis de donner des réceptions, et tout cela, sans manifester la plus petite intention de rendre des comptes précis à ses supérieurs. Je me disais en moi-même que, si je comprenais bien, il faudrait facilement dix ans à ce curieux prêtre pour mener son programme à terme et je me demandais quelle tête ferait alors son évêque. Dans le même ordre d'idées la présence de sommes non négligeables au domicile de l'abbé Gélis faisait redouter aux autorités religieuses le développement d'un scandale qui pourrait dépasser les limites du Razès. L'évêque semblait soupçonner certains de ses prêtres de relations coupables avec les réseaux anti-monarchistes espagnols ou de compromission avec des gangs de contrebandiers.

Après avoir écouté attentivement, Holmes griffonna quelques notes sur des feuillets de papier et les empocha au moment de prendre congé de l'évêque pour rejoindre nos appartements.

La maison du crime

Le lendemain tôt, une calèche couverte nous attendait dans la cour de l'évêché et Monseigneur Billard vint lui-même nous gratifier de sa bénédiction et de ses encouragements. C'était une journée claire et sans nuages assez froide, bien caractéristique de la région à cette époque de l'année m'expliqua Holmes Peu après notre départ nous aperçûmes de loin les remparts médiévaux qui font, en France, la réputation de Carcassonne. J'invitais Holmes à se retourner mais il semblait préoccupé, assombri et maussade, et n'accorda qu'un regard vague à la puissance de ces fortifications historiques que léchait la lumière irisée du petit matin. Après la sortie de la ville la route longeait par moments la rive gauche d'un petit fleuve. Un paysage de collines couvertes de champs, de bosquets et de quelques habitations s'offrait au regard et pensai-je brusquement, il ferait bon de se retirer par ici après toute cette partie de mon existence embrumée par les noirceurs physiques et morales de la capitale de l'Empire. Nous traversâmes quelques villages dont des panneaux indiquaient les noms aux libellés étranges comme Preixan ou Cépie mais malgré la suggestion de Mgr Billard, Holmes refusa de faire un détour pour visiter l'abbaye de Saint Hilaire. Enfin après Limoux, qui me sembla être une ville de quelque importance, nous découvrîmes en toile de fond les crêtes d'une

chaîne de montagnes, les Pyrénées, selon mon Baedeker, au sommet desquelles étincelaient, dans un halo gris bleu, les premières neiges annonçant l'hiver. Nous approchions.

En fin de matinée, nous arrivâmes enfin à Coustaussa, dressé à flanc de colline, dominé par les ruines imposantes d'un château. Devant la petite auberge de Peyrepicade où nous déposâmes nos sacs de voyage, nous attendait un garçon rubicond d'une trentaine d'années, le visage barré d'une épaisse moustache noire, qui lui donnait un air de bandit espagnol. Il se présenta à nous comme étant Albert Thionbu le gendarme (c'est à dire le constable) affecté au village et proposa, après avoir bu un café de bienvenue, de nous ouvrir immédiatement le presbytère du défunt abbé Gélis. A ma grande surprise je perçu assez clairement ce qu'il disait et par la suite je parvins à m'entretenir avec lui presque aussi bien que s'il était natif de Shrewsbury et moi de Carcassonne. Sans oser faire part de mon hypothèse à Holmes j'attribuai ce miracle à l'accent local véritablement particulier. De son côté, heureusement, Holmes revenait à notre langue maternelle dès qu'il s'adressait à moi.

- Les autorités religieuses et administratives sont les seuls garants de la loi et de la morale dans nos campagnes, commença Thionbu. Il est logique de se rendre quelques services et d'associer nos compétences dans les cas les plus particuliers.

- Cela doit être sensiblement appréciable lorsqu'on connaît les ressources de l'Eglise, non seulement spirituelles mais encore matérielles, renchérit Holmes dont le visage rougissait piqué par la fraîcheur de l'air.

Contrairement à ce que l'on aurait pu imaginer, si l'église était au centre du village, le presbytère se trouvait être l'un des dernières

maisons d'une courte rue qui s'ouvrait ensuite assez vite sur la campagne. Le domicile de l'abbé Gélis était un édifice à étage tout simple. Deux fenêtres entouraient la porte d'entrée surmontée d'une clochette. L'extrémité du cordon de cette dernière s'enroulait assez curieusement sur un motif en fer forgé fixé dans l'embrasure d'un vitrail qui ornait le haut de la porte en chêne. Sherlock Holmes ne manqua pas de s'étonner de la présence de ce dispositif et me montra du doigt un montant de la ferronnerie dont la peinture avait été visiblement éraflée.

- Voyez, Watson, la manière qu'à ce cordon de s'entortiller inhabituellement oblige tout visiteur à... Mais essayez vous-même ! Il vérifia que l'extrémité du cordon était bien en place et m'invita à pousser la porte. La clochette se mit alors à tinter.

- Voilà une installation qui révèle surtout une méfiance obsessionnelle commenta Holmes car, avec un peu de patience, il n'est tout de même pas difficile de détacher le cordon, surtout la nuit.

- Il faut que vous sachiez que l'abbé Gélis était un des rares villageois à verrouiller sa porte d'entrée, intervint alors Thionbu. C'est vraiment un comportement peu ordinaire de la part des gens d'ici, ajouta-t-il après une brève pause.

Il poursuivit alors que nous pénétrions dans un couloir qui se terminait par un escalier :

- Le salon, à votre droite n'a subi aucun chamboulement, aucun désordre lors du soir fatal. Mais la porte d'entrée n'était sans doute pas fermée à clé et la sonnette avait été dénouée. On aurait dit que le curé attendait celui qui allait être son assassin.

- Il y a eu trop de passages depuis le meurtre pour que je puisse déceler, maintenant du moins, quoique ce soit à propos de celui qui l'a commis répliqua Holmes. Cependant, j'aimerais vérifier quelques détails de ce côté si vous m'y autorisez.

Et sans attendre de réponse, il entra, à gauche, dans le salon. Il s'immobilisa au centre de la pièce et scruta d'un regard circulaire les murs sombres de la pièce. Après deux minutes, il s'agenouilla à côté du poêle et passant la main dans l'espace qui le séparait du mur en retira, l'un après l'autre, trois cylindres de cuir épais, longs de trois quarts de pieds et d'un diamètre d'un bon pouce.

- Ne trouvez-vous pas étrange ce rangement horizontal ? Je vous dois quelques excuses et quelques explications, mon cher Watson. Pendant que vous somnochiez devant votre assiette, hier soir, Monseigneur Billard est revenu en détail sur certaines découvertes dont voici un résumé : dans un tiroir du bureau que vous voyez là, il y avait 683 Francs en or et en billets et dans une commode, 106,90 Francs. De plus le juge d'instruction (nous dirions chez nous le coroner) a récupéré un écrit de l'abbé, épinglé à une note de dépenses du 24 septembre 1897. Cet écrit révèle que Gélis avait caché 13 000 Francs de pièces d'or en divers endroits de sa maison et de la sacristie. Et, conformément aux indications figurant dans le cahier de comptes de l'abbé, le juge a déjà trouvé 4 000 Francs sous un tabernacle et 2 000 Francs sous une pierre. Cela pour la sacristie. Puis, au presbytère, on est tombé sur 1 000 Francs de jaunets dans le chambranle de la cheminée de la chambre, autant "sous une pierre des lieux d'aisance", autant dans une dépendance, sans parler de quelques billets dans les livres de la bibliothèque qui est derrière vous. Tout cela ne serait pas complet sans le contenu probable de ces étuis. Il faudra, sans doute, y ajouter ce qui est dissimulé à droite

et à gauche de la fenêtre derrière ces pierres que vous aurez l'obligeance de retirer doucement, Monsieur le Constable.

Holmes prononça cette dernière phrase en français à l'intention du fonctionnaire qui ouvrit de grands yeux avec une expression cocasse. Sa stupeur atteignit son comble lorsqu'il déroula quelques chiffons qui étaient rangés dans les cavités masquées par les pierres que Holmes lui avait désignées. Des piles de pièces d'or s'étalèrent sur un coin du bureau. Holmes de son côté disposait des rouleaux identiques qu'il extirpait de chacun des tubes maculés de suie.

- Des napoléons ! m'exclamai-je.

- Des pièces de 10 Francs et d'autres de 20 Francs. Une vraie fortune, effectivement ! Les 13 000 francs sont largement dépassés maintenant. Je ne serai pas surpris que vous trouviez également quelque chose derrière ce bahut. Voyez les traces de pouces, ici et là. Ce meuble a été déplacé latéralement à diverses reprises. Il doit bien y avoir des billets fichés dans le panneau arrière.

- Mais nous avons déjà fouillé cette pièce, reconnut piteusement le gendarme à moustaches.

Holmes esquissa un sourire compatissant alors que l'homme s'affairait autour du meuble puis tendait une liasse de billets à mon ami. Pour ma part je ne me souvenais pas avoir vu chez un particulier ou ailleurs autant de pièces d'or, exception faite de cette nuit dans les caves d'une Banque de Londres où nous surprîmes le fameux John Clay procédant à ses travaux souterrains.

- Tout cet argent n'apporte cependant pas le moindre indice nouveau reprit Holmes Je reste donc curieux d'analyser ce qui peut rester de lisible dans la cuisine où notre curé fut sauvagement massacré. Avant que d'y entrer, imprégnez-vous Watson de l'atmosphère de cette maison et souvenez-vous que le prêtre a été retrouvé mort, après une lutte probable, dans un état de parfaite dignité, allongé, les mains jointes et les yeux fermés. Il a été frappé à l'aide de pincettes qui ont été essuyées et achevé à la hachette, par un visiteur vraisemblablement connu de lui, rappelez-vous la sonnette muette et la porte ouverte. Ai-je suffisamment aiguisé votre curiosité ? La mienne est à son apogée. Il nous faut maintenant confirmer de visu certaines informations dont nous disposons déjà. Avant de quitter le salon, examinez donc, Monsieur le gendarme, cet abat-jour de lampe, dont l'épaisseur anormale doit bien, elle aussi, dissimuler quelque chose. Décidemment cet abbé Gélis était un sacré farceur !

Je regardai, amusé, le policier extraire de nouveaux billets de la garniture de la lampe mais déjà Holmes traversant le couloir nous précédait dans la cuisine. La pièce n'avait pas été rangée ni nettoyée depuis le meurtre et une mare brune souillait toujours les carreaux de terre cuite. Sur une table carrée on voyait une bouteille de liqueur couchée près d'un verre miraculeusement resté debout. A gauche d'une cheminée aux pierres noircies un fauteuil, placé contre un paravent donnait à penser que la pièce servait aussi fréquemment de lieu de vie. De l'autre côté un épais tuyau maculé sortait d'un vieux fourneau adossé au mur pour disparaître dans le plafond. Holmes s'attarda méticuleusement sur tout cela avant de s'accroupir devant la tache sanglante. Puis se tournant vers Thionbu :

- Ne deviez-vous pas me laisser accéder à quelques uns de vos prélèvements ? s'enquit-il.

Le constable ouvrit une serviette de carton qu'il n'avait pas lâchée de toute la matinée et lui tendit deux enveloppes ainsi qu'une paire de pincettes et un papier chiffonné soigneusement entourés d'un tissu fin. Le policier nous montra la cavité de la cheminée où le papier avait été retrouvé et précisa que les pincettes avaient certainement été soigneusement essuyées avec celui-ci.

La première enveloppe contenait un mégot de cigarette retrouvée dans une flaque de sang mais, à ma surprise, ce fut la seconde qui retint l'attention maximale de Sherlock Holmes. A l'aide d'une fine pince il en retira un carnet de feuilles de papier à cigarettes sur la couverture duquel on pouvait encore lire l'inscription « Le Tzar ».

- Connaîtriez-vous par hasard cette marque de papier, Watson ?

Je fis une moue dubitative Holmes se moquait-il de moi ? Comment aurais-je pu avoir déjà vu un papier à cigarettes de fabrication française et qu'on ne risquait pas de trouver à Burlington Arcade ? Mais avant que je réagisse, Thionbu s'empressa d'intervenir :

- Cette marque n'est pas vendue dans la région. Nous avons fait nos propres recherches. Ni dans nos villages, ni à Carcassonne, ni à Limoux. A moins qu'un marchand ambulante... ?

- Je vous remercie, coupa Holmes qui scrutait attentivement le revers du carnet. Il me le mit sous les yeux tout en le maintenant

ouvert avec sa pince. Je remarquai une trace au crayon et pus distinguer l'inscription « Viva Angelina ».

- Ne dites rien pour l'instant ajouta--t-il, impérieux.

Habitué à ces lubies et me souvenant comment, dans la passé, certains points avaient retenu l'attention de Holmes, je me contentais de laisser échapper un discret soupir. « Viva Angelina » devait sans doute lui ouvrir des perspectives et déjà je voguais en esprit du visage d'une jolie femme au cri de ralliement d'une société secrète.

- Cet étui a été abandonné par l'assassin car l'abbé Gélis ne fumait pas et ne supportait pas que l'on fume chez lui, compléta le gendarme.

- Je sais que vos enquêteurs français ont éliminé déjà quelques pistes à propos de cet objet. Pourriez-vous me le confirmer ?

- Effectivement Monsieur Holmes, le juge chargé de l'affaire a pensé à faire rechercher, à Narbonne et à Carcassonne, un café ou autre établissement recevant la public et même mieux une personne en rapport avec cette inscription. Cette investigation aussi minutieuse qu'elle ait été n'a rien donné. Pas de bar "Chez Angèle" ni d'hôtel des Anges. Certes mes collègues narbonnais ont bien songé à la pensionnaire d'une maison close dont le prénom est Angéline. Mais elle est avant tout connue sous le sobriquet d' « Henri IV » et n'a absolument rien à voir avec quelqu'un d'ici. Nous avons abandonné très vite cette piste.

- Au fait n'aviez vous pas aussi une hachette à me montrer ?

- Vous avez dû mal comprendre Monsieur Holmes. Plusieurs blessures fatales correspondent bien à des coups de hachette. Nous avons, par le villageois qui lui fournissait son bois de chauffage, que Gélis en possédait une mais nous ne l'avons pas

retrouvée. L'assassin l'aura sans doute emportée Par contre il a laissé dans la chambre la sacoche que voici. Elle devait contenir les documents que nous avons découverts éparpillés sur le sol.

- Montrez-moi donc cette chambre, s'il vous plait.

Me sachant de peu d'utilité lorsque Holmes fouinait je me contentais d'aller et venir dans le couloir en me demandant comment réagirait ce bon Lestrade de Scotland Yard si un jour, du côté de Camberwell ou, pourquoi pas, de Saville Row, un Révérend quittait ce bas monde à la manière du curé de Coustaussa. Je n'eus pas à patienter longtemps car moins de dix minutes plus tard Holmes redescendait l'escalier.

- Je pense avoir vu l'essentiel déclara mon ami d'une voix neutre en me rejoignant. Il nous reste à vous remercier de votre complaisance, mon cher Thionbu. Le carillon de l'église à sonné l'angélus de midi depuis un bon moment mais j'espère qu'à Peyrepicade on voudra bien nous servir au moins un pâté de sanglier. Après quoi nous devons offrir à notre entendement les bienfaits de quelques moments consacrés au tabac. Trois ou quatre pipes, sans doute, devraient suffire

- Je me souviendrai de notre rencontre avec une grande fierté M. Sherlock Holmes. Vous êtes connu de notre profession et l'on parle quelquefois de vos articles, docteur Watson, lorsque notre colonel nous réunit pour ce qu'il appelle notre formation. Au fait j'allais oublier. Voici les carnets de l'abbé retrouvés, eux aussi au presbytère.»

Je compris à peu près entièrement les termes de ce compliment que le lecteur m'excusera, comme pour quelques autres dialogues en français, de ne restituer qu'avec une certaine approximation. Il faut que mes lecteurs sachent que ce sont avant tout les réponses

de Holmes à mes questions, postérieurement à l'enquête, qui m'ont permis de reconstituer la partie essentielle des échanges qu'il a eus avec ceux qui nous accueillirent ou nous renseignèrent tout au long de notre enquête.

Les mystères d'un presbytère trop tranquille

Nous nous séparâmes du jovial gendarme à moustache sur la place du village et reprîmes, sans échanger une parole, le chemin de notre auberge. Je m'étais accoutumé depuis longtemps aux longs silences de mon ami et, après avoir effectivement dégusté en sa compagnie un pâté de sanglier je le laissais fumer sans rien dire tout en mettant en ordre mes premières notes. Le jour commençait à peine à baisser quand il reprit la parole.

« Si nous devons nous en tenir là nous aurions pu rester à Londres, Watson. Autant ne pas vous le cacher jusqu'à présent je n'ai rien trouvé d'extraordinaire. Grâce à quelques indices je peux certes émettre une hypothèse solide mais elle ne nous conduit pas aux personnes qui ont pénétré chez l'abbé Gélis en cette soirée du 31 octobre.

- Vous avez donc conclu qu'il y a plusieurs coupables Holmes ? Ou au moins un assassin et un complice ? C'est bien là votre hypothèse ?

- Certes, non. Vous interprétez mal mes propos. Deux personnes sont venues successivement j'en suis persuadé, mais seule la première était animée de mauvaises intentions. La sonnette

décrochée et la porte ouverte permettent de comprendre, et vous l'aviez sûrement déduit immédiatement vous-même...

- ...Que le curé savait qu'il allait recevoir quelqu'un.

- Bien entendu Watson. Même le gendarme y a pensé, mais écoutez moi bien. Un premier arrivant n'était pas attendu. C'est lui qui est à l'origine de la dispute, du désordre dans la cuisine des coups de pincettes sur le crâne du prêtre et de la violence finale à l'aide de la hachette qui devait traîner là. Or, rien n'a été dérobé bien qu'une partie de l'argent se soit trouvée à portée de main. Nous avons donc affaire à un individu profitant de l'occasion mais non à un vagabond ou un simple rôdeur ayant trouvé par hasard la porte entrebâillée et ne sachant pas chez qui il entrait.

- Je suppose que vous n'avez eu aucune difficulté à corroborer tout cela par vos observations.

- Je vous en épargnerai le détail fastidieux pour cette fois, Watson. Une autre question brûle vos lèvres.

- Evidemment. Comment pouvez-vous prouver que quelqu'un d'autre est venu après le meurtre et qu'il ne s'agissait pas d'un complice rejoignant l'assassin ?

- J'insiste Watson, j'insiste. A l'arrivée du second visiteur le meurtrier avait déjà disparu. Le curé a été surpris par l'entrée inattendue de quelqu'un qu'il connaissait sans doute, qui plus est. Mais ce n'était pas pour celui-là que la porte était restée ouverte. Quel conflit humain ou matériel a pu amener le tueur à passer à l'acte ? Parviendrons-nous à le savoir ? J'élimine, en tout cas, la possibilité que le véritable invité de ce soir-là ait su qui était l'assassin. Il n'a fait que découvrir le drame.

- Pourtant Holmes. Si, au contraire, le premier, étant attendu, avait favorisé l'arrivée de l'autre à l'insu de la victime profitant ainsi de sa confiance pour introduire le meurtrier ?

- Non et non. Un tueur surtout s'il n'a rien prémédité, s'enfuit aussitôt qu'il a commis son acte terrible et s'il a un complice celui-ci l'accompagne. Ce n'est qu'un bon moment après le crime que quelqu'un a pu prendre le temps de rendre hommage au prêtre, par une mise en scène un peu macabre certes, en l'allongeant sur le dos, en lui joignant respectueusement les mains, et en lui fermant les yeux. Le coupable était déjà loin emportant la petite hache et oubliant les pincettes ce qui témoigne bien de son affolement.

- Donc si je vous suis, Holmes, ce n'est pas l'assassin qui est allé dans la chambre et a fouillé la sacoche ?

- Bien sûr que non, mon ami. Je constate avec intérêt que vous voilà enfin capable de prendre la raison par le bon bout. Une fois son devoir de compassion accompli le second visiteur a cherché des documents. Sans doute voulait-il pour des raisons que j'ignore encore, faire disparaître des preuves de ses relations avec l'abbé Gélis. C'est pour cela que, posant ses doigts ensanglantés sur la rampe de l'escalier il a pris le temps de monter dans la chambre où il a trouvé la sacoche. Une étude approfondie des comptes de l'abbé pourrait fournir des recoupements intéressants. Le juge d'instruction a déjà découvert une lettre à l'un de ses confrères traitant de placements financiers. Gélis était probablement, aussi, à sa façon, un investisseur. Je ne m'avance donc pas beaucoup en supposant qu'il entretenait avec le second visiteur des relations d'affaire. Des relations discrètes car, vous me corrigerez si je me trompe, on ne lit pas dans les Evangiles qu'un curé doive jouer en Bourse, on y trouve même exactement le contraire.

- Je reconnais bien vos talents, Holmes. Mais en définitive que savez vous exactement, maintenant, seulement quelques heures après notre arrivée ?

- Watson ! Vous connaissez parfaitement mes méthodes, mais vous ne décelez jamais rien, même si vos yeux voient tout.

Faisons donc le point, comme disent les Français, spécialement à votre intention. L'assassin est entré par hasard les mains vides. Il s'est laissé emporter par le flot de ce qu'il devait sans doute reprocher au prêtre et a basculé dans la violence. La première arme qui lui est tombée sous la main, la paire de pincettes, a pu blesser et obliger l'abbé à s'incliner. Des traces de sang sur les accoudoirs du fauteuil nous obligent à croire qu'il y a pris appui. Ce répit fut suffisant au meurtrier pour reposer les pincettes et saisir la hache. Il n'a pas du beaucoup réfléchir entre ces deux mouvements. La blessure fut, paraît-il, effroyable. Le crâne de notre pauvre curé était partagé en deux. En tout cas, voilà quelqu'un qui est parfaitement incapable d'échafauder un scénario, de préméditer une action et de brouiller sérieusement les indices après avoir commis son acte horrible. S'il a maladroitement tenté d'essuyer les pincettes à l'aide du papier retrouvé dans la cheminée il est parti la hachette à la main sans doute sans s'en rendre compte sous le coup de l'émotion et de la panique. C'est donc un personnage, colérique et manquant de sang-froid. Tout l'opposé de l'homme dont la venue était prévue par le prêtre ce soir fatal. Celui là a su prendre le temps de donner au cadavre une posture décente, de forcer la serrure de la sacoche et de trier son contenu. Il doit être l'un de ces commerçants qui vont de village en village à l'occasion des marchés en plein vent.

- Vous exagérez Holmes !

- Décidément ! Il suffit pourtant d'examiner les traces laissées, dans la poussière, par un grand sac à la porte de la chambre pour comprendre qu'il ne s'agit ni du bagage d'un marin, ni de celui d'une jeune élégante.

Avant que j'ai pu réagir Holmes changea brusquement de sujet et de cela aussi j'avais pris l'habitude.

- Savez-vous Watson, que j'ai passé une partie de ma jeunesse somme toute pas très loin de là où nous nous trouvons, dans le Béarn si hospitalier ? Et je vous ai déjà raconté qu'il y a quelques années j'ai étudié les goudrons de houille à Montpellier, à moins de trois heures de train de Carcassonne. Mais je ne connaissais pas plus que vous le Razès. Ce ne sont pas seulement les paysages, qui nous changent des pâturages du Kent ou des landes de Dartmoor. Quel que soit le pittoresque d'un endroit, la noirceur de l'âme humaine ne manque jamais d'y imprimer sa marque sordide et félonne et c'est à cause de cela que les lieux les plus divers nous paraissent, d'une certaine manière, toujours familiers. Pourtant il y a ici quelque chose d'autre, quelque chose que je ne saurais décrire précisément d'ailleurs.

Je continuai de me taire, laissant mon compagnon exprimer un peu plus longuement, occasion rare, quelques bribes de sentiments pour cette terre. Holmes avait bien raison sur un point : Au delà du drame qui nous occupait l'esprit, on percevait une sorte de douceur. Avec l'après-midi touchant à son terme des teintes rosées envahissaient les tertres arrondis des collines. Pour cette fois, plus réaliste que mon ami, je me pris à penser de nouveau à une retraite dans cet environnement qui alliait indécemment force et fragilité.

Le grand secret d'un autre curé de campagne

Pendant le repas je m'enquis auprès de Holmes de ses projets concernant nos futures investigations. J'étais intrigué aussi bien par ce «Viva Angelina » - offrant à l'imagination tant de raisons de se déchaîner - que par ces sommes amassées en divers endroits de la maison et de la sacristie. Mais déjà Holmes avait retrouvé son attitude coutumière et dégustant une omelette garnie d'énormes et succulents champignons, il s'en tint à m'apprendre qu'avant de quitter Carcassonne il avait chargé l'évêque d'expédier divers messages. "En l'absence de réponses, ajouta-t-il, je vous ferai part demain matin de quelques spéculations que vous voudrez bien considérer, pour l'instant, comme plus divertissantes que sérieuses".

L'évêque avait réservé des chambres séparées, aussi n'eus-je pas à subir l'atmosphère propice aux réflexions de Holmes qui restait fort tard éveillé, généralement recroquevillé dans un fauteuil. Au matin le petit déjeuner, pommes de terre et oignons accompagnés une nouvelle fois de charcuterie du pays, se montra digne de la générosité de notre commanditaire : bien que le café noir ne parvint pas à faire oublier la chaleur parfumée d'un thé de Darjeeling. Malgré un probable défaut de sommeil, Holmes

semblait enjoué et je m'apprêtais à le questionner sur l'avancement de ses déductions. Il parla le premier en toute sécurité puisque nous étions seuls dans la salle à manger et que les employés de l'auberge ne comprenaient pas notre langue.

- Je vous vois impatient de connaître mes conclusions, mon ami. Pourtant je n'ai que peu progressé. J'en sais toujours moins sur le criminel lui-même que sur l'homme à la sacoche qui a découvert le crime. Si l'un et l'autre étaient connus de l'abbé Gélis ce n'était peut-être pas la première fois que le second lui rendait visite. Une bonne partie de ma conversation avec l'évêque vous a échappé. Apprenez donc que Mrg Billard m'a rapporté le témoignage d'une jeune fille, la propre nièce du prêtre. Celle ci vit à Coustaussa, se chargeait de quelques travaux ménagers chez son oncle et l'a surpris un soir en conversation avec un étranger dans la sacristie, il y a quelques semaines. Gélis avait répondu à sa parente surprise qu'il s'agissait d'un ami. Or si l'ami d'un prêtre est, la plupart du temps, un autre prêtre ce familier là ne portait pas la soutane, la nièce est formelle. Voici qui contribue un peu plus à faire pencher la balance du côté d'une affaire d'argent. Ceci dit comment manipuler, honnêtement ou non, des fonds quand on est le curé d'un village aussi perdu que Coustaussa ? De mémoire de gendarme on n'a jamais vu sévir dans la région une bande de pilleurs de châteaux et le juge a pensé à le vérifier : pas de compte ouvert ou de portefeuille à gérer au nom de Gélis dans une des banques de Limoux. Nous n'avons qu'un seul élément concret. Cette lettre de Gélis adressée à un confrère et qui ne parle pas de liturgie. La paroisse du destinataire est proche de Carcassonne. Voilà qui m'incite à élargir le rayon de mes recherches en direction des grandes villes et, pourquoi pas, des ports. Vous savez autant que moi qu'à l'arrivée d'un navire on voit

se précipiter des négociants de tous acabits mais si Angelina a un rapport avec ce genre de trafic j'ignore encore lequel.

Ce que, par contre, les autorités savent de source sûre, et cela encore je l'ai appris à l'évêché, c'est que beaucoup d'argent circule clandestinement dans la région pour alimenter les caisses d'un mouvement anti-monarchiste ayant pour objectif de renverser Alfonse XIII, l'actuel roi d'Espagne. Je ne sais pas si Gélis était républicain mais les pièces d'or n'ont pas d'opinion politique et, dans cette perspective, la mention sur l'étui de papiers à cigarettes pourrait être un signe de ralliement ou un mot de passe.

J'espère recevoir certaines réponses ce soir ou demain. Même ici le télégraphe fait des merveilles. En attendant la journée s'annonce aussi ensoleillée que celle d'hier. Que diriez-vous d'une bonne séance de marche ? En redescendant dans la vallée jusqu'à Couiza - la paroisse du curé-doyen, ce titre lui confère une autorité morale sur les prêtres d'alentour - puis en escaladant la colline qui nous fait face nous devrions arriver à Rennes-le-Château dans deux à trois heures autrement dit au moment de déjeuner.

- Espérez-vous recueillir là-haut quelques éléments nouveaux ?

- Foin de précipitation Watson. Nous avons tout le trajet pour reprendre notre bavardage.

Il ma fallut patienter et laisser pendant un bon moment Holmes à ses méditations. Mes lecteurs savent bien que mon ami ne s'exprime que lorsqu'il en a envie et j'ai depuis longtemps renoncé à lui soutirer prématurément des explications. Quand il se décida, nous étions en train d'apprécier le soutien de nos cannes sur le chemin muletier qui grimpe vers Rennes-le-Château.

- Vous pensez comme moi, n'est-ce pas Watson ? Les confidences de notre hôte de Carcassonne, donnent à penser que l'affaire concernant le curé de Rennes-le-Château pourrait être sans commune mesure avec les petites transactions de son confrère de Coustaussa.

- Vous avez dit « petites transactions » ? Mais les sommes retrouvées chez Gélis sont déjà considérables !

- Bien que je comprenne votre étonnement, veuillez maintenant ne pas m'interrompre. Je vous suis reconnaissant d'être l'auditeur indispensable quand j'expose mes constructions inductives. Parler de mes réflexions devant vous me permet de mettre en valeur certains liens jusque là invisibles mais si pour cela j'ai besoin de votre présence il faut que ce soit une présence silencieuse.

Je poursuis donc : il y a entre les deux prêtres un point commun indiscutable et une énorme différence. Pour l'un comme pour l'autre des ressources financières importantes et d'origine inconnue mais si à Coustaussa on thésaurisait à Rennes-le-Château on a dépensé. Quand ce Bérenger Saunière est arrivé, il y a 12 ans, il a trouvé une église en fort mauvais état et l'a remise à neuf puis décorée d'une manière que, toujours d'après son évêque, certains qualifient de fastueuse et d'autre d'un mauvais goût de nouveau riche. Nous nous ferons notre opinion mais ce n'est pas avec les largesses des 300 habitants qu'il a pu payer les travaux d'autant qu'on trouve ici un bon pourcentage de "bouffeurs de curé" comme on dit en français. Ce sont surtout les femmes qui assistent aux offices, rarement les hommes et notre aubergiste m'a parlé d'un curieux usage local. A l'occasion d'un enterrement ces messieurs du Razès ont tendance à laisser le cercueil entrer sans eux dans les églises et attendant qu'il en ressorte en fumant ou en parlant des récoltes. Or ce sont eux qui tiennent les cordons des bourses. Ce n'est pas, non plus Saunière, avec le traitement relativement modeste que lui verse le gouvernement français, qui

a pu payer le travail de maçonnerie ou l'achat des statues. Alors d'où est venu l'argent ?

Mgr Billard nous a fait comprendre qu'il soupçonne son subordonné de se livrer à l'une de ces manœuvres qui ont autrefois mis Martin Luther de fort mauvaise humeur avec les conséquences que l'on sait. En publiant, dans les journaux lus par les bons catholiques de toute la France, des petites annonces le présentant comme un prêtre proche de la misère, Saunière solliciterait, avec succès, le versement d'innombrables honoraires destinés à rémunérer la célébration de messes. Bien sûr il s'agit à chaque fois de faibles sommes mais "les petits ruisseaux font les grandes rivières" - c'est un proverbe français, Watson-. Si c'est le cas, il faudrait en toute honnêteté, les dire ces messes une fois payées et notre homme devrait y consacrer nuits et jours pendant la durée de plusieurs vies. Comme je sais bien que l'Eglise de Rome croit à la résurrection mais seulement à celle du Christ je m'étonne un peu que l'évêque n'envisage pas de sévir. A moins qu'il craigne le scandale public ou qu'il ne nous ait pas tout dit et qu'il pense comme d'autres que ce trafic de messes ne soit qu'un moyen de détourner l'attention.

- Parce qu'il y a d'autres explications possibles ?

- Naturellement Watson, naturellement. Quand de l'argent surgit de nulle part on jase d'abord, on rêve ensuite et on arrive assez vite à de mythiques suppositions.

- Qu'entendez-vous par « mythiques » ?

- Pour commencer par l'hypothèse la plus simple. Saunière aurait pu garder par devers lui la découverte d'un trésor durant les travaux dans l'église. Avant que vous me rejoignez, l'autre soir, à Baker Street j'ai eu le temps de consulter quelques savants ouvrages et je sais que la légende du trésor caché est vivace dans

le Razès. Il n'y a pas souvent de "fumée sans feu" - mais oui Watson encore une expression française-. La région a vu passer de nombreux personnages illustres et leurs troupes depuis la période romaine. Le trésorier de l'un d'entre eux a pu oublier ou abandonner ses coffres qui sait ?

- Voilà en tout cas une possibilité sortant de l'ordinaire mais qui reste basement matérielle si j'ose dire, mon cher Holmes.

- Oh oui mais je ne doute pas que dans certaines maisons, à l'heure où le feu baisse dans la cheminée on trouve infiniment plus simple de penser que le curé a signé un pacte avec le Diable. Entre les deux extrêmes tout est envisageable et vous avez souvent fait preuve d'imagination, en racontant mes petites enquêtes, pour que je vous laisse réfléchir à tout cela. En ce qui me concerne vous me connaissez Watson. L'irrationnel n'a jamais rien à voir avec l'élucidation d'un mystère. L'argent qui apparaît quelque part est forcément un argent qui a disparu d'ailleurs. Il n'empêche que – cela a été la dernière confidence de l'évêque, au moment où, disons, vous vous détendiez un peu après avoir repris du foie gras – le meurtre de Gélis est aussi un bon prétexte pour me demander de faire la lumière sur les menées troublantes de son voisin.

Nous approchions des premières maisons. Un gamin qui semblait nous attendre nous guida jusqu'au presbytère qui se trouvait ici, attendant à l'église. Sur la porte une femme, encore jeune, à l'allure de gouvernante, nous dévisagea en bougonnant.

- Lequel d'entre vous est ce détective anglais qui a annoncé sa venue hier ? s'enquit-elle. Monsieur le Curé n'accepte de recevoir que lui.

Et, se tournant vers moi pendant que Holmes saluait :

- Pour vous, Monsieur, ce jeune garçon vous accompagnera à la Table du Papé où l'on vous proposera une collation, poursuivit-elle en me désignant d'un mouvement du menton.

Holmes se tourna vers moi et intervint :

- En d'autres circonstances, vous le savez, j'aurais exigé votre présence, mais l'entretien que m'accorde ce prêtre que je devine pour le moins méfiant constitue un privilège et il ne peut être question de négocier. J'en suis désolé, mon cher ami. A tout à l'heure.

Je suivis donc le gamin jusqu'à une espèce d'auberge en plein air, située vers le haut du village, où un homme grisonnant de belle prestance et fort sympathique commença par me dire qu'il avait lui aussi son hypothèse sur l'origine des richesses du curé. Il ajouta qu'il ne serait pas étonné de voir, prochainement, un étranger à l'accent plus autrichien qu'allemand rôder par ici puis me servit sa spécialité le kassewley si j'ai bien compris. A la composition près ce plat a le même effet que le haggis sur un estomac comme le mien et le besoin de quelques pas digestifs se faisant impérieux je me hasardais jusqu'à l'église. N'étant qu'un simple chroniqueur et non un homme de lettres je ne décrirai pas à mes lecteurs cet édifice curieux, à l'entrée surmontée d'une inscription latine menaçante, orné d'une profusion de statues sentant le neuf et, au moins pour l'une d'entre elles, le soufre comme on dit aussi en français. Je peux seulement affirmer avec certitude que si un jour, un écrivain de talent se charge de cette tâche descriptive il fera inmanquablement la comparaison avec l'établissement de Madame Tussaud.

Il était plus de trois heures et j'allais et venais depuis un bon moment du porche de l'église à l'entrée du village lorsque Holmes

reparût, confortablement installé à l'arrière d'une sorte de Cabriolet campagnard qui devait nous ramener à Coustaussa. Il me présenta en deux mots le conducteur, un nommé Captier, carillonneur qui fréquentait donc régulièrement le curé Saunière mais ne savait rien de plus que l'évêque.

Lorsque nous fûmes assez éloignés de Rennes-Le-Château, Holmes se tourna vers moi et prenant un air grave, me dit laconiquement ces mots que j'ai encore nettement gardé dans ma mémoire :

-Je me dois de vous décevoir, une fois de plus, mon ami. Vous devrez rayer de votre souvenir tous les échafaudages que nous avons dressés ce matin. Ce Saunière est un grand lecteur de journaux et il a eu connaissance de la réputation quelque peu exagérée que vous me faite. Cela lui a suffi pour m'accorder sa confiance, pour parler pour la première et, sans doute, dernière fois. Apprenez seulement que les confidences que j'ai reçues, non seulement n'ont pas le moindre rapport avec l'enquête que nous menons, mais font référence à des événements dont le monde moderne doit ignorer l'incroyable existence. Ni vous, ni l'évêque de Carcassonne, ni même le Pape dans sa toute puissance ou la Gracieuse Dame, à Windsor, n'obtiendrez de moi une seule syllabe supplémentaire à propos de ce que le curé Saunière m'a confié aujourd'hui. J'en arrive presque, moi-même, à regretter d'avoir été associé à cette vérité. Quand elle sera finalement connue un jour, dans 100 ou 110 ans peut-être, je gage qu'elle fera le tour du monde en ébranlant les fondements du christianisme. Nous ne serons plus sur cette terre et je n'éprouve pas le moindre désappointement à cette idée.

Viva Angelina

Il était presque huit heures du soir lorsque nous regagnâmes l'auberge. Je n'avais pas faim et en voyant Holmes se jeter sur le paquet de dépêches tendues par l'aubergiste je compris vite qu'il se passerait de repas, lui aussi et sans doute de lit. Effectivement il ne tarda pas à me lancer sur un air triomphal : "Nous tenons enfin une piste. Bonne nuit mon cher Watson" avant de refermer derrière lui la porte de sa chambre.

Je le retrouvai le lendemain devant la cheminée fumante alors que le jour se levait à peine.. Ayant terminé son petit-déjeuner il examinait-une carte de la région s'étendant jusqu'à la Méditerranée.

« Vous voila, Watson ? Regardez ce point sur la carte, au dessous de Narbonne. C'est La-Nouvelle, un port de pêche mais aussi de commerce. On y charge et décharge des combustibles et des minerais et les colporteurs viennent s'y approvisionner en tissus et autres petites marchandises avant de sillonner la région.

Mais, suis-je sot, vous n'avez pas encore eu connaissance des réponses faites à mes demandes d'investigation.

Un premier télégramme m'informe qu'aucune banque n'a ouvert de compte à l'abbé Gélis. Par conséquent, puisque depuis des années il n'est jamais allé plus loin que Couiza les sommes accumulées sont des produits directs, des recettes d'affaires traitées en son nom par un tiers et transférées par ce lui-ci directement entre ses mains. Cela sous-entend des visites épisodiques sinon régulières et va donc dans le sens du témoignage de la nièce du curé.

- Quel peut-être le rapport avec un port de commerce et un colporteur ?

- Voyons Watson, un peu de réflexion : en se fournissant directement dans un port, un colporteur évite certains frais intermédiaires. Cette manière de faire n'est peut-être pas très régulière d'ailleurs et j'y ai pensé, par association d'idées, en partant des soupçons pesant sur l'abbé Saunière. Après quoi, notre bonhomme passe à dates fixes, ou presque, dans les villages, les jours de marché. Allons plus loin maintenant. A La Nouvelle on négocie aussi, de la manière la plus légitime cette fois, entre armateurs et industriels, comme dans une annexe de la Bourse. Un colporteur peut donc servir d'intermédiaire à un particulier soucieux d'investir discrètement dans le transport maritime de marchandises.

En lisant cette autre dépêche vous apprendrez non seulement que le produit le plus recherché est le soufre mais encore qu'un navire de fret va et vient entre La Nouvelle et Gênes en emportant certains chargements d'or provenant de la mine de Salsigne, qui se trouve un peu au Nord de Carcassonne, et en ramenant du soufre vendu ensuite par des grossistes, aux vigneron de la région. Avec les maladies de la vigne le cours du soufre est en augmentation régulière depuis longtemps mais là n'est pas le plus

intéressant. Lisez vous-même : le nom de ce cargo vous rappellera une certaine inscription.

- Viva Angelina ! C'était donc un bateau ? Mais comment aurions-nous pu y penser ? m'écriai-je.

- Dire que vous savez comment je m'y prends Watson ! Quand vous déciderez vous à prendre modèle ? Vous avez, tout comme moi, feuilleté les carnets de l'Abbé Gélis mais en vous contentant de dire que, prudemment selon vous, le prêtre n'indiquait pas le moindre nom. Vous auriez tout de même pu relever, comme moi l'inscription « Po.LN ». En faut-il davantage pour trouver la source d'un enrichissement ?

Il reste maintenant à identifier le porteur de valise, l'homme qui alimentait le bas de laine de l'abbé en fructueux dividendes, celui-là même qui le redressa après le crime, lui joignit les mains, referma ses paupières et tenta de dérober les pages des registres de comptes. Le secret du curé devait être protégé, même après sa mort.

J'ai mon idée à propos de cette personne qui se déplace entre ici et la mer à intervalles réguliers et qui est toujours restée dans l'ombre, disponible et fidèle. Vous en saurez bientôt davantage et j'aurai peut-être l'honneur de vous le présenter. Restera alors à nous occuper de l'assassin. Le premier visiteur qui profita de la porte ouverte, rappelez-vous, mon ami.

Après m'avoir donné ces explications Holmes fit une pause en prenant cet air satisfait qui m'irritait tellement. J'en profitais pour me servir du thé mais je n'eux pas le temps de le boire- Déjà mon ami reprenait

- Je n'aurai sans doute pas assez de ma matinée pour préparer mon filet et resserrer ses mailles sur nos deux anguilles. Je vous invite à aller demander au gendarme Thionbu de vous

accompagner au presbytère. Je crois me souvenir que la 6^{ème} marche de l'escalier est creuse et légèrement branlante. Vous devriez donc découvrir encore quelque secret du curé Gélis. Profitez-en pour vous renseigner sur le jour de marché à Coustaussa et demandez donc en même temps si certains marchands ambulants sont présents avec régularité. Je considère Thionbu comme assez observateur pour pouvoir nous fournir quelque information exploitable.»

Un rôdeur au presbytère

Le constable m'accompagna avec plaisir. Ravi, me dit-il, en employant une curieuse expression française de pouvoir "se dégourdir les jambes".

En approchant du presbytère nous vîmes une silhouette en sortir. Nous étions à une distance suffisante pour distinguer un homme massif vêtu d'une sorte de peau de mouton, mais ses traits restaient indistincts. Lui aussi nous aperçut et eut un mouvement de frayeur puis s'enfuit brusquement en direction de la campagne. Thionbu se précipita à sa poursuite, mais à peine arrivé devant la maison, il se figea essoufflé. L'homme avait disparu à la faveur d'un bosquet d'arbres.

Rassemblant mon maigre vocabulaire français, je tentai de savoir si le gendarme avait pu identifier le fuyard. Il sembla comprendre ma question et secoua la tête négativement.

La porte du presbytère avait été crochetée mais ce n'est pas ce qui attira d'abord notre attention car un objet luisait dans l'herbe à quelques mètres de l'entrée. D'un geste de la main j'intimai la prudence au constable pour éviter qu'il ne détruise des traces évidentes. Nous avions bel et bien sous les yeux une hachette de taille moyenne.

Je décidai de m'y prendre comme Holmes en étudiant les empreintes et mesurant les espacements correspondant aux enjambées. Hélas, les traces du rôdeur se superposaient, dans l'entrée, à celles que nous avions laissées la veille. Comme le gendarme m'observait en prenant un air amusé je me souvins alors des indications données par Holmes et faisant glisser la 6^{ème} marche de l'escalier, j'invitais mon compagnon à retirer les 3 rouleaux de pièces qui étaient dissimulés là. Ce fut à mon tour de me réjouir devant son changement de physionomie. Mais je pensais déjà à la suite et ne me sentait pas peu fier à l'idée de tout ce que j'aurai à rapporter à Holmes. Après avoir enveloppé la hachette dans un torchon, Thionbu referma comme il put la porte du presbytère et nous repartîmes pour l'auberge. Avec beaucoup d'efforts l'aubergiste parvint à me faire comprendre que Holmes était allé rendre visite au curé-doyen de Couiza. Un peu désappointé, j'attendis d'abord patiemment avant de me décider à prendre seul le repas de midi. J'allais en finir quand mon ami reparut. Il me sembla plutôt excité et commença par saisir une cuisse de poulet qui refroidissait sur ma table tout en me dévisageant, les yeux brillants. Je tentai de lui raconter ma matinée, mais, rejetant le morceau de volatile, il me devança :

« Tout fonctionne à merveille et nous avons même de la chance. D'ici peu cette affaire devrait trouver sa conclusion. J'ai obtenu plusieurs témoignages en acceptant de boire quelques verres de cet alcool qu'on nomme ici le 3-6. Ah Watson, ne vous fiez pas à ces Français, fussent-ils curés lorsqu'ils vous servent ce liquide qui ressemble à de l'eau mais dont l'absorption donne une idée de ce que doivent subir les damnés arrivant en enfer.

Si vous avez, comme je l'espérais, pensé à l'essentiel, c'est à dire demandé quel est le jour de marché à Coustaussa nous devrions recueillir sous peu la version du principal témoin.

J'avais la réponse, bien entendu, mais un peu vexé une nouvelle fois (et sachant que ce ne serait pas la dernière) je commençais par raconter à Holmes notre aventure du matin. Enervé comme je ne l'avais jamais vu, il m'interrompit sans ménagements.

- Merveilleux ! Quel dommage que je n'ai pas été là le premier. Vous avez du saccager tout ce qui pouvait rester comme indices par votre patient labourage.

Après tous les soins que j'avais pris, je fus, pour le coup, véritablement mortifié par ce manque de considération. Mes connaissances médicales reprenant le dessus, il ne me fallut que quelques instants pour me rendre-compte que, finalement, Holmes semblait comme habité par une sorte de fièvre. Sans doute était-ce du aux effets de l'eau-de-vie qu'il avait ingurgitée. Aussi m'abstins-je de manifester mon désappointement devant son attitude méprisante et passant brusquement à autre chose j'assénais : "Quand au marché de Coustaussa il se tient tous les vendredis. Le prochain aura donc lieu après demain". Du coup Holmes se rasséréna et, redevenu calme, me proposa de lui redire ce que je savais du signalement du mystérieux rôdeur. Puis il fit le point et je me demandais intérieurement si c'était à mon intention ou à la sienne.

- Vous avez compris comme moi, Watson que deux affaires se superposent et donc que deux inconnus sont en cause. Se sont-ils entrevus pendant la nuit fatale ? C'est peu probable tellement leur relations avec l'abbé Gélis sont de natures différentes. Je veux espérer que le second visiteur sera ici le jour du marché. Nous avons donc plus d'une journée devant nous Devrions-nous profiter de ce répit pour tenter de démasquer le criminel sans

avoir toutes les cartes en main ? Ou bien faut-il attendre l'ultime conviction pour l'atteindre plus infailliblement ? Nous risquerions de regretter cette précipitation. Puisque le successeur de Gélis n'a pas encore été nommé. et que c'est le curé d'Antugnac, qui vient ici le dimanche dire la messe et prononcer le sermon aucune menace ne pèse sur quiconque aujourd'hui... a moins que... Hum... Watson, votre rencontre de ce matin confirme mon idée. Je ne m'autorise pas à vous en dire plus pour le moment. Vous allez devoir supporter mon silence ces prochaines heures. Néanmoins, je vous redis ma confiance et ma satisfaction de vous savoir près de moi. Finissons de nous restaurer puis nous irons retrouver Thionbu. J'ai besoin de consulter le registre d'état civil et celui des actes de baptême. Nous en profiterons pour nous enquérir de quelque ruisseau où nous pourrions, demain, pêcher autre chose que des criminels ou des porteurs de valises. »

J'avais bien compris que Holmes attendait impatiemment le vendredi pour mettre la main sur un marchand, probablement un homme qui avait rendez-vous chez le curé de Coustaussa cette terrible soirée du 31 octobre, mais il était resté muet sur ce qui lui permettrait de l'identifier au milieu d'une foule sans doute nombreuse. Il avait cette tendance à garder pour lui, cela jusqu'au dernier moment, les évidences où l'avait conduit son raisonnement et à attendre, pour laisser son génie se manifester, l'ultime minute de sa confrontation avec celle ou celui qu'il pourchassait.

Le chapelier ambulante

Le vendredi, dès sept heures du matin, la place sur laquelle donnait l'auberge s'anima d'un va-et-vient croissant de petites charrettes, de tréteaux, d'auvents, de bottes de pailles et cagettes de volailles. Notre petit déjeuner fut rapide et s'installant près d'une fenêtre ouverte, malgré la saison. Holmes ne perdit pas une miette de cette agitation. Il cherchait, bien entendu à reconnaître quelqu'un et je le sentais aussi attentif que s'il avait eu en main une photographie. Quand je lui demandai quelle sorte d'individu il espérait trouver ainsi dans la foule qui grossissait de minute en minute, il s'abstint, une nouvelle fois, de répondre. Vers neuf heures, c'est par dizaines qu'on voyait les gens aller et venir entre les étalages, s'interpellant ou se tapant sur l'épaule, au milieu des cris des volailles et des appels des colporteurs. Cela me rappelait un peu Covent Garden, les soirs de Noël, mais le pittoresque accent local donnait à tout cela une coloration indigène des plus surprenantes. A chaque nouveau visage mon ami redoublait d'attention au point de finir par ressembler à un oiseau de proie.

Onze heures sonnèrent à l'église. Je redoutais que le « client » ne soit pas au rendez-vous lorsque Holmes se leva d'un seul coup

tout en retrouvant la parole pour m'inviter à plonger avec lui dans la foule bigarrée et sonore.

Les étals rivalisaient en odeur, en couleur et en variété. Nous passâmes devant des alignements de légumes, d'œufs, de vêtements, de casquettes, d'outils, de volailles vivantes ou mortes. Holmes s'attardait ici ou là pour tâter étoffes ou bestioles en s'enquérant des prix. Il passa en revue les vieux livres d'un bibliophile à gros favoris jaunes, les toiles d'un peintre paysager, et leur parla de la saison, avant de faire les mêmes civilités à un marchand de montres et d'offrir du feu à un chapelier qui venait de rouler une cigarette. Au milieu de ces banalités je fus surpris en l'entendant demander à une vendeuse de poulets des nouvelles de son mari, mais déjà il me prenait le bras et m'entraînait vers l'auberge.

Comme on pouvait s'y attendre dans la salle commune toutes les chaises étaient occupées à l'approche du repas. Je le fis remarquer à Holmes qui haussa les épaules en me désignant une encoignure discrète.

« Que diriez-vous d'acquérir un nouveau chapeau, mon cher Watson ?

- Cette idée ne m'a pas traversé l'esprit une seule minute. On ne porte pas vraiment à Londres les articles en vente ici.

- Pourtant je troquerai bien ma Deerstalker contre une de ces casquettes fourrées que nous avons vues mais je ne veux pas payer le prix fort. Attendons la fermeture du marché pour voir ce qu'il restera à récupérer dans les cartons de l'un de ces honnêtes commerçants.»

J'étais interloqué mais me résolus à m'asseoir et à attendre. Je commençai à soupçonner la mise en place de l'un de ces

stratagèmes chers à Sherlock Holmes quand il se préparait à une confrontation. Il appela un garçon d'une quinzaine d'années, qui balayait la salle, pour lui donner un billet de cinq francs et un mot à porter au chapelier rencontré tout à l'heure. Quand la silhouette de celui-ci s'encadra dans l'entrée mon ami leva le bras pour lui faire signe de nous rejoindre. Il portait une longue veste grise, paraissait assez soigné et tenait un carton à chapeaux. Laissant voir une dentition parfaite une moustache châtain barrait sa tête ronde.

Holmes l'accueillit en souriant :

- Merci de bien vouloir me laisser essayer quelques casquettes à carreaux dans un endroit tranquille. Ma chambre est à l'étage. Et directif, comme il savait l'être il se dirigea le premier vers l'escalier. Une fois tous trois assis et porte fermée l'attaqua fusa, sans préliminaires.

- Si on m'a chaudement recommandé votre compétence pour les chapeaux, on m'a aussi vanté vos connaissances dans un autre domaine. Il paraît que vous pouvez jouer, avec compétence et grande honnêteté, l'intermédiaire dans certaines transactions boursières. Je suis un entrepreneur en retraite, installé depuis peu dans la région et j'aurai aimé faire fructifier quelques capitaux.

Comme le dit le proverbe du Yorkshire : "Quand la flèche a porté le soldat se retire derrière le créneau". L'homme en effet, se tint sur le recul :

- Personne ne vous a recommandé auprès de moi. Puisque vous êtes nouveau dans la région apprenez qu'on ne se lie pas facilement par ici !

- J'ai bien une lettre d'un de vos proches et de récentes circonstances ne lui donnent que plus de valeur. Le

correspondant, aujourd'hui défunt, qui m'a conseillé de m'adresser à vous se nommait l'abbé Gélis, bluffa Holmes. N'était-il pas aussi votre parrain, Monsieur Péliçon ?

Perdant pied l'homme pâlit brusquement en découvrant que Holmes connaissait aussi bien son nom que la nature de ses relations avec le curé assassiné.

- Que vous a-t-il dit exactement de moi ? C'était un saint homme !

- Si je savais qu'il n'avait confiance qu'en vous je suis arrivé trop tard pour l'entendre me le confirmer, répliqua Holmes, toujours au culot. Ceci dit je n'irai pas par quatre chemins. Vos casquettes ne m'intéressent pas plus que vos affaires d'argent. Je n'ai besoin de vous que pour confondre l'assassin de votre parrain.

Habitué aux discussions serrées, Péliçon se ressaisit vite. Son regard ne quittait plus Holmes qui lui semblait tout à fait détendu, presque vautré sur sa chaise, mains posées sur ses deux jambes. Et ce fut d'une voix devenue nerveuse, rapide et saccadée qu'il répliqua :

.- Que m'avez-vous dit de sincère jusqu'à maintenant ? Qui êtes-vous vraiment, Monsieur ?

- Si vous m'accordez un peu de patience, je vous ferai le récit de ce que j'ai découvert et de ce qui m'a poussé à vous accorder ma confiance, bien que vous ayez pu être le principal suspect. Sachez pour l'instant que je ne suis pas un policier français. Mon nom est Sherlock Holmes, détective-consultant, et voici le Docteur Watson, mon collaborateur et ami. Nous arrivons de Londres, à la demande de l'évêque de Carcassonne qui n'accepte pas que la

mort de votre parrain demeure impunie. Et maintenant venons-en aux faits :

Le soir du 31 octobre, Antoine Gélis vous attendait car il n'est jamais passé que par vous pour gérer ses placements sur le commerce maritime du soufre, des placements n'ayant d'ailleurs rien d'illégal. Il vous connaissait depuis votre enfance et pour vous, sa porte n'a jamais été verrouillée. Moins encore, si j'ose dire, depuis que vous lui portiez régulièrement des billets de banque et des pièces d'or. Votre parrain, si habile en affaires, se contentait de thésauriser dans la plus grande discrétion. Son caractère ne lui autorisait aucune ambition ni envie particulière et il ne risquait pas de prendre exemple sur son voisin de Rennes-le-Château.

Vous apportiez donc, une fois de plus l'argent pour lequel il faudrait trouver une cachette. Quand vous êtes arrivé entre 9h et 10h du soir, l'assassin avait fait son œuvre, vous laissant découvrir le corps d'Antoine Gélis. Passée votre première douleur, vous avez réagi avec sollicitude et cependant méthode. Si votre premier mouvement a été d'allonger l'abbé en position décente, de lui joindre les mains et de lui fermer les yeux, vous avez compris que vous ne deviez pas laisser traîner des documents relatant des transactions ordinaires pour vous, mais si secrètes pour lui et si suspectes pour qui les découvrirait. Vous êtes monté dans la chambre et vous êtes parvenu à forcer la sacoche contenant ses registres. Comme vous pensiez devoir faire vite, vous n'avez pas prêté attention au codage, pourtant simple, de la comptabilité. Vous n'avez pas arraché de pages ce qui m'a permis de retrouver la mention « Po.LN ». De la même manière vous n'avez pas remarqué la liste des cachettes laissée par l'abbé décidément bien naïf à ses heures. Finalement vous n'avez rien emporté et moi j'ai tout retrouvé.

- C'est diabolique ! Comment savez-vous tout cela ? J'étais seul avec le défunt. Personne n'aurait pu nous observer ! Si vous êtes aussi bon sorcier, vous êtes vraiment la seule personne capable de me disculper. Car je n'en doute pas ce que vous avez appris, le juge d'instruction l'apprendra un jour et il ne retiendra qu'une chose : ma présence la nuit du meurtre. Et d'abord comment avez-vous pu parvenir jusqu'à moi ?

- Je n'avais effectivement qu'un seul indice le carnet de papier à cigarettes « Le Tzar » que vous avez laissé tomber de votre poche en redressant la dépouille de votre associé.

- Mon Dieu ! Quelle erreur !

- Une marque inconnue dans la région puisque ce papier n'est vendu qu'en Italie. Cet étui n'aurait mené nulle part si vous n'aviez pas machinalement inscrit dessus le nom d'un navire- lié à vos placements, le « Viva Angelina ». Cette inscription est restée un mystère pour la justice française mais je ne suis pas la justice française. Du bateau à son quai de La-Nouvelle, à la circulation de vos confrères colporteurs dans les campagnes et de l'ensemble des colporteurs à ce chapelier dont la présence à Coustaussa correspondait à certaines dates mentionnées sur le carnet de comptes de Gélis, il n'y avait qu'un pas, d'autant que quand la nièce du curé a vu quelqu'un en conversation avec lui dans la sacristie c'était un jeudi, veille de marché. Et souvenez vous, ce matin, quand je vous ai présenté mes allumettes vous étiez un peu embarrassé pour les prendre parce que vous teniez encore à la main votre carnet de papier. Soit dit en passant, Watson, je me demande pourquoi vous n'avez rien remarqué. Sans doute portiez-vous votre attention sur le vendeur de miel voisin. Je connais votre gourmandise. Et maintenant, Monsieur Péliesson à vous de m'apprendre ce que j'ignore encore.

- J'avais entendu vaguement parler d'un détective anglais capable de tels prodiges, mais je pensais que ce n'était qu'une affabulation de romancier. Il y a quelques détails que je puis sans doute ajouter à votre démonstration. Vous avez été sincère avec moi. Je n'ai plus de raison de vous dissimuler quoique ce soit après votre tour de force. Voilà comment s'est déroulée ma visite :

Je suis arrivé un peu avant dix heures, comme toujours, apportant une nouvelle recette en napoléons de 20 francs. Je passais environ une à deux fois par mois, en fonction de mes tournées et restait dormir lorsque c'était la veille du marché. Gélis me faisait confiance comme à un fils. Parce qu'il était mon parrain il demeurait le seul à ne pas m'avoir oublié quand j'ai eu quitté Coustaussa, à l'âge de 14 ans, après la mort de mes parents, pour aller apprendre le métier de chapelier non loin d'ici, à Espéraza. La porte était entrebâillée au lieu d'être poussée, non verrouillée, comme les autres fois. Je pris connaissance du drame avant même d'entrer dans la cuisine

- Votre sac posé à terre, dans le couloir, témoigne en effet de cet arrêt.

- Mon sac ? Je ne me souviens de rien. Malgré ma douleur je m'efforçais d'abord de placer le corps dans une position digne d'un prêtre. Ma deuxième pensée fut pour ma propre sécurité. Je songeai avec effroi que si quiconque m'apercevait ce soir-là, je deviendrais bon pour la guillotine et que de toute manière, si on découvrait un jour le rôle que je jouais cela vaudrait à peine mieux. La suite vous la connaissez déjà, Monsieur Holmes. J'ai chargé mon sac sur mon dos et suis reparti, à pied, dans la nuit.

Le colporteur fit une pause. Il semblait apaisé et soulagé mais Sherlock Holmes le pressa de nouveau :

- Au fait, Monsieur Péliçon, et ce petit objet que le prêtre tenait serré dans sa main droite ?

- Seriez-vous devin ? C'est en voulant ramener les mains sur la poitrine que j'ai trouvé un petit flacon en verre dépoli. Je fus intrigué par cet objet que je n'avais jamais vu dans la maison. Une odeur âcre se dégaya lorsque je retirai le bouchon de liège. Je le refermai et l'embochai. Quelques jours plus tard, de passage à Narbonne, je pris mon courage à deux mains et entrai dans une officine de pharmacie pour demander une analyse du contenu. Le pharmacien fit une grimace en approchant son nez du goulot. Il préleva un doigt d'un liquide trouble et après avoir passé cinq minutes dans son arrière-boutique me demanda comment je m'étais procuré cet objet. J'éludai en lui expliquant que je l'avais trouvé près d'une borne au débouché de la route de Montredon. Il refusa alors de me restituer le flacon en m'expliquant qu'il renfermait du venin d'aspic, une des vipères les plus dangereuses du Languedoc. Je n'osai pas insister et je quittai la pharmacie pour éviter de devoir répondre à de nouvelles questions. Les miennes restent entières. Que signifiait la présence de ce poison dans la main de Gélis ?

Holmes fit celui qui n'avait rien entendu.

- Dites moi, Monsieur Péliçon, vous n'avez vraiment croisé personne ce soir du 31 octobre ?

- Non mais j'ai vu quelqu'un de loin. J'ai oublié de vous en parler en raison de l'émotion qui m'a étreint au souvenir de mon parrain baignant dans son sang. Lorsque je glissai la tête par la porte entrebâillée pour vérifier qu'aucun villageois attardé n'empruntait la rue, j'ai distingué, vers la campagne, une silhouette d'homme, tête nue, les cheveux hirsutes. M'a-t-il aperçu lui aussi ? Toujours est-il qu'après une hésitation il a disparu en courant dans la pénombre. J'ai entendu décroître le bruit de ses sabots. Je suis

revenu à l'intérieur du presbytère et me suis recueilli une dernière fois devant le corps avant de m'enfuir, ainsi que je vous l'ai raconté tout à l'heure.

Holmes donnait quelques signes d'impatience. Il se leva d'un seul coup, imposant sa haute stature au chapelier resté assis.

- Monsieur Péliesson, ce que je savais me laissait espérer que vous reviendriez à Coustaussa ne serait ce que pour honorer la mémoire de votre parrain. Si vous n'aviez pas été là aujourd'hui je crois que j'aurai patienté. Merci pour votre confiance. Grâce à vous ma conviction est devenue une certitude : Je sais qui a tué l'abbé Gélis. Le contraindre à avouer sera plus difficile ou délicat. Je ne pense pas que vous puissiez nous être d'un concours utile pour la fin de notre enquête. Néanmoins, si vous souhaitez rester un jour de plus je m'engage à vous tenir informé de sa conclusion.

- Les distances entre les villes et villages sont longues pour un colporteur. Il y a un marché demain à Pieusse et mes affaires souffriront si je m'attarde. Mais, auriez-vous la possibilité de me faire parvenir du courrier à l'adresse suivante ?

Holmes sourit et approuva d'un hochement de tête. L'homme se pencha sur une commode et griffonna quelques mots sur un calepin tiré de sa poche.

- Je loue à l'année une chambre à l'auberge de Ripaud. C'est là que, dans quelques jours, je trouverai votre lettre si vous voulez bien me prévenir quand votre recherche aboutira. Je souhaite ardemment que le criminel qui m'a ravi mon tuteur soit démasqué et puni.

- Nous nous y efforcerons, M. Péliesson. Bonne route »

Une fois la porte close Holmes revint dans son fauteuil, sortit sa blague de tabac noir et une pipe, courte et ramassée, que je ne lui avais jamais vue :

« Bruyère de Cogolin, non loin de Marseille, Watson. La meilleure qui soit pour cette forme de pipe curieusement appelée bull dog par ses fabricants. Un cadeau de Saunière qui s'y connaît... Je suis persuadé que vous partagez mon avis sur une autre chose. Qu'elle soit celle d'un fortuné ou d'un misérable, d'un citadin cultivé de Londres ou d'un fermier ignorant d'une lointaine province, l'âme humaine recèle à la fois noirceur et bonté. Sous l'effet de la folie la noirceur peut l'emporter et c'est alors qu'il faut s'attendre à l'improbable... comme le meurtre d'un prêtre par l'un de ses paroissiens. Ne vous fiez pas à la manière dont j'ai mis en scène, sur notre petit théâtre, l'avant-dernier acte. Je crains maintenant que le prochain se déroule bien différemment. Consacrez donc votre après-midi aux ruines du château de Coustaussa, mais auparavant rendez moi cette ampoule de solution et la seringue que vous m'avez, une fois de plus confisquées. »

Tu ne tueras point !

La nuit venait de tomber. Après nous être sustentés avec un autre plat local, la free cassay nous fumions en silence dans la chambre de Holmes. Il venait de me confier que pour lui, la seule pièce manquante était là fiole de poison puis de m'expliquer qu'il savait qu'un objet avait disparu de la main du mort parce qu'à défaut d'un examen du cadavre, une lecture attentive des documents d'enquête lui suffisait. Pour ne pas l'irriter je me gardais bien de lui, rappeler que mon mauvais français ne me permettait pas d'en faire autant et le laissait ajouter qu'un fragment d'étiquette était resté collé dans le creux de la paume. Le médecin chargé d'examiner le corps avait été surpris par la présence d'une tache brune. "J'ai d'abord pensé, termina-t-il, à un flacon de produit médicinal. Vous comprenez donc le caractère essentiel de la révélation du chapelier Péllisson. Nous pourrons sans doute en finir demain".

C'est alors qu'un tumulte provenant de la salle au rez-de-chaussée me fit lever d'un bond. A travers les barreaux de bois de la rampe d'escalier j'entrevis une fermière d'une quarantaine d'année se

disputant avec le patron de l'auberge qui tentait de l'empêcher de se diriger vers l'endroit où je me trouvais.

Holmes s'était approché, lui aussi et du haut de l'escalier il interpella l'aubergiste :

« Laissez passer cette dame. J'accepte de l'entendre lança-il, mais il ne serait pas séant de la recevoir en public. Rejoignez-moi dans mon appartement, Madame"

Lorsque nous fûmes seuls avec elle, la femme refusa de s'asseoir et nous invectiva :

- Qui êtes-vous pour avoir poussé mon mari à la mort ?

Je reconnus seulement alors la marchande de poulets avec qui Holmes avait brièvement conversé le matin même. Il s'adressa à elle avec un flegme sur lequel les gens de ce pays devraient bine prendre modèle.

- Que vous est-il donc arrivé ?

- Comment pourrai-je vous pardonner ? C'est si horrible ! Monsieur, qui que vous soyez, lorsque mon mari Eugène a appris que vous m'aviez parlé de lui, il est sorti sans me dire où il allait. Je viens de le retrouver tout à l'heure dans la grange. Il était... Mon Dieu ! Mon mari s'est pendu ! Sur ces mots elle perdit conscience.

Pendant que je prodiguais quelques soins à la malheureuse Holmes, indifférent, entrouvrit la porte et hurla à l'aubergiste d'envoyer chercher Thionbu. Le bruit de voix qui montait de la salle me sembla chargé d'inquiétude et de suspicion.

Quand le gendarme arriva ce fut pour s'entendre dire de faire déguerpir ceux qui traînaient et de se rendre sans tarder dans la

ferme du pendu. Après quoi, sans même le saluer et conservant son ton autoritaire, mon compagnon se retourna vers la paysanne qui reprenait à peine ses esprits. :

- Madame, avant toute chose, vous devez absolument me dire ce qui s'est passé entre vous, votre mari et le curé Gélis.

La femme se redressa à demi. Elle écarquilla de grands yeux et inspira une grande gorgée d'air.

- Non, Monsieur ! Nul ne doit savoir ce qu'avait dans la tête mon pauvre fou d'Eugène !

- Si personne d'autre n'est mis en cause ce que vous direz restera entre nous. Vous pouvez avoir confiance dans le docteur Watson qui vient de s'occuper de vous.

Elle soupira à nouveau et se mit à sangloter dans ses mains.

- J'ai eu tellement peur tout ce temps ! Depuis plusieurs semaines mon mari devenait fou Il divaguait et criait partout que si on voulait tout lui prendre il ne se laisserait pas faire mais moi, en plus, je savais qu'il préparait vraiment des choses terribles. Oh, non ! Je ne peux pas vous raconter cela !

Holmes prit ses mains dans les siennes et la fixa de ses yeux gris qui retrouvèrent instantanément une infinie douceur.

- Il voulait détruire tout ce qui nous appartenait. Mais pas brutalement comme avec un fusil, lentement, méchamment. Il parlait de mettre de la mort au rat dans la nourriture des poules et m'a montré un flacon destiné à l'empoisonnement de notre cheval et de notre chien. J'avais de plus en plus peur. Je voulais qu'on lui arrache ce mal qui s'emparait de son esprit.

Elle fit une pause. Holmes n'avait pas lâché sa main.

- Continuez, Madame.

- Ne sachant comment le guérir j'ai demandé au curé de le faire venir au presbytère et de lui parler mais je crois qu'il a pris peur lui aussi. Il n'aimait pas recevoir des gens et j'ai eu de la peine à lui faire comprendre que je me sentais moi-même en danger.

- C'est vous qui lui avez porté le poison préparé par votre mari ?

- Oui, Monsieur. La veille de sa mort !

Dès le lendemain matin, bien sûr, Eugène a découvert la disparition et a voulu me frapper. J'ai pu m'enfermer dans notre chambre. A travers la porte je lui ai dit d'aller se confesser s'il ne voulait pas que je le quitte.

- Votre mari avait-il compris que l'abbé Gélis détenait son flacon ?

- Hélas oui. Je suis incapable de mentir, Monsieur.

- Pardonnez-moi. Je veux vous écouter encore. Parlez Madame, vous êtes en sécurité.

- Je suis restée dans la chambre presque toute la journée en l'entendant tourner dans la maison; Je ne suis sortie que vers sept heures pour manger pendant qu'il s'occupait des animaux. Puis je l'ai vu partir mais j'ai préféré m'enfermer de nouveau ne sachant pas de quelle humeur il serait en rentrant. L'église avait sonné 9 heures depuis un bon moment quand il est venu frapper à ma porte pour, me dire calmement que tout irait mieux maintenant, qu'il n'y avait plus rien à craindre. Rassurée je l'ai rejoint en pensant que le prêtre avait su lui parler.

- Je vous remercie de me rapporter tout cela. Est-il resté dans cet état d'esprit jusqu'à aujourd'hui ?

- Hélas, Monsieur... Moins d'une semaine après sa folie l'a repris mais il n'en voulait plus à nos animaux ; il parlait de se suicider ... Ooohh... Et il l'a fait... Mon pauvre mari !

Ce matin, il a refusé de venir au marché aussi j'avais encore très peur en revenant avec la recette. Nous avons mangé ensemble et là, oh, pauvre de moi ! Quand j'ai dit que vous m'aviez

questionnée et parlé de lui il s'est levé en hurlant. Je ne l'ai pas revu de l'après-midi et puis tout à l'heure dans la grange... Mon Dieu, mon Dieu...

Moralement à bout, la pauvre femme éclata en sanglots tout marmonnant ce qui me sembla être une prière dans une langue bizarre. L'aubergiste devait m'apprendre plus tard qu'elle s'était exprimée en occitan, l'idiome de la région qui lui était bien plus familier que le français. Je me souvins alors d'un seul coup qu'au marché, ce sont ces sonorités rocailleuses que l'on entendait le plus dans les conversations.

Holmes passa lentement sa main au dessus du front de la malheureuse. Ce geste "magnétique" eut pour effet de l'apaiser. Elle cessa de parler et ferma doucement les yeux.

- Restez tranquille, madame. Reposez-vous. Quelqu'un va s'occuper de vous.»

Epilogue

« Holmes, je n'y vois pas plus clair qu'en arrivant à Carcassonne. Comment êtes-vous parvenu à soupçonner le mari de cette fermière ? »

- Ce n'était pas si élémentaire cette fois, mon cher Watson et je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir associé à toutes les étapes de mes déductions :

Sur les lieux du crime divers indices - je vous passe les détails - m'ont appris que l'assassin était de haute taille et de forte corpulence. Un vrai "balèze" comme on dit par ici. Vous auriez tout de même pu comprendre vous-même Watson que si le prêtre a laissé l'individu s'approcher bien que son arrivée soit imprévue, c'est parce qu'il le connaissait. Et faute de certitude, il y avait tout de même une forte probabilité pour que ce soit quelqu'un de Coustaussa ou des environs.

Le contenu d'une conversation ne laisse hélas, pas de traces visibles sur les tapis, dans les cendres de cigarettes, ou au fond des verres. Ce matin, en me levant, j'étais quasi-certain au fond de moi, de connaître le meurtrier mais j'ignorais son mobile. Dans un village il est assez facile de trouver quelles langues délier pour tout apprendre sur les petits incidents qui ont marqué la vie locale. Bien sûr, beaucoup de ces anecdotes sont futiles. Mais ce sont parfois les plus insolites ou grotesques qui répondent

à mes critères d'intérêt et de soupçon. Et le moins qu'on puisse dire, est que le comportement d'Eugène a marqué les esprits. Quand j'ai su que son signalement correspondait à celui de l'agresseur, j'ai compris que j'avançais mais il m'en fallait plus. C'est alors que j'ai décidé, en quelque sorte, de faire passer la victime, si j'ose dire. Les prêtres des environs prennent de temps à autre un repas en commun chez le doyen, à Couiza. Gélis avait-il profité de l'une de ces occasions pour se confier ? Eh bien oui ! En octobre, alors que ses confrères continuaient de discuter du livre publié par l'un d'entre eux, il y a une dizaine d'années - ouvrage curieux d'ailleurs et que je me promets de lire : l'auteur prétend que notre langue est la mère de toutes les autres - Gélis avait fait part du souci que lui donnait Eugène. Il ne me restait plus qu'à attendre le jour du marché pour, à la fois, disculper Péliesson et valider mon hypothèse. Vous avez vécu la suite à mes côtés et je m'en tiendrai donc à peu de commentaires. La volonté obsessionnelle de reprendre la fiole à Gélis, vivant, puis mort n'a rien d'étonnant chez un malade mental. La folie d'Eugène était bien réelle. Je n'aime guère me prêter aux jeux de l'imagination, pourtant il est probable que la tentative du prêtre pour le raisonner - où plutôt pour le réprimander, car Gélis avait une réputation de sévérité et intransigeance - avec des mots n'a réussi qu'à exacerber son idée fixe : récupérer son flacon de poison, à tout prix.

- C'est donc lui que nous avons aperçu avec le gendarme ?
 - Sans nul doute, et rapporter la hachette n'était pas non plus très raisonnable. C'est aussi lui bien entendu qui est revenu une première fois pendant que Péliesson s'activait. Sa crainte d'être reconnu lorsqu'il surprit le mouvement du chapelier fut un motif suffisant pour le faire détalier d'autant que son exaltation, en retombant, le rendait trop lâche pour entreprendre une nouvelle agression.

Maintenant, il nous reste à nous occuper de trois choses :
 Premièrement garder le silence à propos de la visite d'Eugène à l'abbé Gélis. Nous le devons à son épouse. Si jamais vous décidez de ne pas raconter cette histoire dans le "Strand Magazine, certains resteront persuadés que, cette fois, j'ai échoué. Dans le cas contraire comme vous ne compterez jamais plus de quelques dizaines de lecteurs de ce côté de la Manche on se demandera jusqu'à la fin des temps, par ici, qui donc a tué le curé Gélis. Peu importe tout cela.

Deuxièmement, nous ne devons rendre compte qu'à nos commanditaires. J'expliquerai confidentiellement à Mgr Billard que l'assassinat de Gélis est l'acte d'un fou puis je le rassurerai en lui annonçant que l'Eglise n'a rien à craindre du curé de Rennes-le-Château tant que, du moins, lui et moi serons les seuls humains à partager un certain secret. Vous me connaissez assez, Watson, pour savoir que je l'emporterai dans la tombe. Quant à Saunière, j'ai suffisamment apprécié son caractère pour pouvoir dire que ce n'est pas un évêque qui le fera parler. La bonne qui nous a reçus, sait sûrement certaines choses mais pas l'essentiel. Étant bien plus jeune que son maître, elle laissera sans doute échapper, en vieillissant quelques bribes... et alors là, je ne peux rien garantir... mais il faudra du temps, beaucoup de temps, L'évêque sera mort et nous aussi.

Ah vraiment Watson, je vous l'ai dit et le confirme : Quel regret de ne pouvoir revenir ici dans un siècle. Quoique, au fait, j'y pense à l'instant, ce Conan Doyle votre agent littéraire, s'intéresse au spiritisme n'est-ce pas ? Hum... nous en reparlerons à Baker Street.

- Et la troisième chose, Holmes ?

- Nos honoraires Watson, nos honoraires. Je ne suis qu'un détective-consultant et vous un médecin pensionné de guerre. Nous n'avons rien à voir avec des voyageurs parcourant cette belle région pour le plaisir. Mais pas d'inquiétude : la cassette de l'évêque est bien remplie et il n'est pas plus malhabile que certains de ses prêtres quand il s'agit de finances. Sa réputation est de notoriété publique dans le diocèse de Carcassonne et là, personne ne nous demandera de chercher à en savoir plus.

Table des Chapitres

Une lettre du Vatican	2
L'Evêque de Carcassonne	5
La maison du crime	6
Les mystères d'un presbytère trop tranquille	11
Le grand secret d'un autre curé de campagne	14
Viva Angelina	18
Un rôdeur au presbytère	20
Le chapelier ambulant	22
Tu ne tueras point	27
Epilogue	29

Scénario collectif de

Patricia Jargeat, André Llinarès, Ralph Claudel,
Marie-Christine et Yves Lignon, Jean-Paul Cabot

membres du Cercle Littéraire de l'Escarboucle Bleue

Texte de Jean-Paul Cabot

© Janvier 2007

Adaptation d'Yves Lignon

que nous remercions pour ses connaissances approfondies de la région du
Razès et admirons pour son érudition sur les mystères de Rennes-Le-Château

© Juillet 2008